

### Réalité et fiction politique dans le modèle démocratique au début du Nouveau Régime sud-est européen (XIXe siècle): quelques précis méthodologiques et conceptuels

Alexandrescu, Raluca

Veröffentlichungsversion / Published Version

Zeitschriftenartikel / journal article

#### Empfohlene Zitierung / Suggested Citation:

Alexandrescu, R. (2015). Réalité et fiction politique dans le modèle démocratique au début du Nouveau Régime sud-est européen (XIXe siècle): quelques précis méthodologiques et conceptuels. *Studia Politica: Romanian Political Science Review*, 15(3), 345-366. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0168-ssoar-51694-6>

#### Nutzungsbedingungen:

Dieser Text wird unter einer CC BY-NC-ND Lizenz (Namensnennung-Nicht-kommerziell-Keine Bearbeitung) zur Verfügung gestellt. Nähere Auskünfte zu den CC-Lizenzen finden Sie hier: <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.de>

#### Terms of use:

This document is made available under a CC BY-NC-ND Licence (Attribution-Non Commercial-NoDerivatives). For more information see: <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0>

# **Réalité et fiction politique dans le modèle démocratique au début du Nouveau Régime sud-est européen (XIX<sup>e</sup> siècle)**

## **Quelques précis méthodologiques et conceptuels**

**RALUCA ALEXANDRESCU**

Quand Ionică Tăutu<sup>1</sup> parlait après 1821 de la nécessité de créer une science politique fondée sur la raison, il récupérait sans doute un sens de la rationalité individuelle de type cartésien. Comme déjà montré ailleurs<sup>2</sup>, l'influence des idées philosophiques rationalistes du XVIII<sup>e</sup> siècle sur la pensée des auteurs de la période pré réglementaire est indubitable, même que bien mêlée à d'autres types d'influences concurrentes. Ce qui s'avère important de toute façon dans le discours politique de cette époque est aussi, dans l'implicite, le besoin de circonscrire un espace de fonctionnement individuel dans le politique, qui accompagne l'expression nécessaire d'une identité personnelle, au niveau collectif mais aussi individuel. Comme on peut le remarquer dans tout l'espace qui se retrouve dans cette période sous l'influence encore des Turcs, les besoins identitaires se reflètent à plusieurs niveaux, tout aussi bien collectifs qu'individuels.

La société politique du XIX<sup>e</sup> siècle se recompose au niveau du rapport entre individu et collectivité, d'une part, et au niveau de la relation individu État, d'autre part. Ces notions ne sont pas nécessairement dichotomiques, surtout à ces époques<sup>3</sup>. En Grèce, par exemple, l'avènement national est accompagné par

---

<sup>1</sup> Ionică Tăutu, (1798-1830), écrivain moldave d'expression roumaine et française, ingénieur autodidacte, auteur de projets de réforme d'inspiration libérale, secrétaire d'ambassade à Constantinople pendant les années suivant la fin du régime phanariote (1821) dans les Principautés Roumaines. Après sa mort, une caisse de documents a été récupérée de Constantinople et partiellement publiée. La première édition complète, néanmoins, fut éditée seulement quelques 150 ans après sa mort (*Scrieri social-politice*, préface, étude introductive, notes et commentaires par Emil Vărtosu, Editura Științifică, București, 1974).

<sup>2</sup> Raluca Alexandrescu, *Difficiles modernités. Rythmes et régimes conceptuels de la démocratie dans la pensée politique roumaine au XIX<sup>e</sup> siècle*, Editura Universității din București, București, 2015.

<sup>3</sup> V., dans ce sens, l'étude de Norbert Elias, « Les transformations de l'équilibre ' Nous-Je ' » (1987), dans *Idem, La société des individus*, trad. de l'allemand par Jeanne Etoré, avant-propos de Roger Chartier, Fayard, Paris, 1991, pp. 205-301.

une forte affirmation nationale, mais également par un travail sur la violence politique et symbolique<sup>4</sup> qui doit bien traiter aussi la question de l'affirmation de l'individu, au moins dans la vision classique du terme, comme élément définitoire de la société politique. En Serbie, le travail se fait plus difficilement, mais c'est toujours dans le double sens<sup>5</sup>.

En fait, l'attitude n'est pas du tout surprenante, puisqu'il s'agit d'une option doublement partagée par l'influence de la philosophie rationaliste et utilitariste (Bentham est un auteur cité), et d'autre part l'influence romantique. Les procédés narratifs sont présents même avant l'imposition d'une formule rhétorique spécifique au romantisme: le voyage<sup>6</sup>, vu comme moyen de projection des narrations et structures politiques parallèles, sur la toile de fond d'une réalité contrastée qui, par la différence fondamentale avec le pays d'origine, ne fait que montrer davantage les défauts ou les détails manquant de la culture démocratique nationale. Souvent, cette culture démocratique est faible et se fonde, péché originaire, dans la violence. Identité individuelle, identité collective se retrouvent toute les deux sous le signe d'une culture politique de la violence et du regret, du travail de deuil et de la dérision en même temps (discours très attaché à la rhétorique roumaine, d'ailleurs, car l'esprit critique des auteurs des Balkans est moins évident). Il y a, en plus, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle un lien fort entre l'expression littéraire et l'expression historique<sup>7</sup>, d'ailleurs, qui est présente dans la génération des historiens qui servent de source d'inspiration pour les Roumains aussi, par exemple pour Jules Michelet. Même si celui-ci n'opère pas toujours avec ce type d'association, par souci de ne pas être accusé de « non scientifique », finalement la partie littéraire, la qualité d'expression

<sup>4</sup> Sur le contexte des territoires et des cultures géopolitiques dans les Balkans sur la domination ottomanes, v. par ex. Antonis Anastasopoulos, « Crisis and State Intervention in Late Eighteenth-century Karaferye », en Frederick F. Anscombe (ed.), *The Ottoman Balkans, 1750-1830*, Markus Wiener Publishers, Princeton, 2010, pp. 11-35.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Le voyage devient au XIX<sup>e</sup> siècle un rapport privilégié à une réalité politique, sociale mais aussi littéraire: « Vie, littérature: le voyage de l'écrivain au XIX<sup>e</sup> siècle pose lui-même la question en ces termes, en jouant, souvent avec malice, sur l'hésitation fondatrice entre relation biographique et exercice littéraire ». – Nathalie Solomon, *Voyages et fantasmes de voyages à l'époque romantique*, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2014, p. 25.

<sup>7</sup> Il s'agit d'une remarque faite, au moins pour le contexte du romantisme roumain « dépressif », de première génération, des historiens de la littérature déjà dans la période d'entre les deux guerres, pour des auteurs qui sont devenus, à leur tour, source d'analyse pour le corpus contemporain en la matière: D. Popovici, par exemple, écrit dans les années trente du XX<sup>e</sup> siècle, d'une relation inextricable entre littérature et modèle politique, en y attachant une forte valeur dans le processus de maniement du langage politique et de l'instrumentaire conceptuel à l'aube de la modernité roumaine. (voir D. Popovici, *Romantismul românesc*, mot introductif de Tudor Vianu, préface de Dan Simonescu, édition et notes de Ioana Petrescu, București, 1972, v. tout particulièrement pp. 45-58.)

représentent des marques de cette histoire écrite à l'époque romantique<sup>8</sup>. On remarque d'ailleurs de plus en plus le fait que

« Michelet marque un moment en proposant un rapport à l'histoire qu'on put ultérieurement ranimer sans jamais le retrouver tout à fait [...] Jules Michelet représente à la perfection le point où s'accomplit la jonction entre l'histoire science et la littérature ... Chez Michelet, il n'est donc pas d'histoire sans historien ... Le mot de Michelet est fameux: quand Augustin Thierry parlait pour l'histoire de ' narration ' et Guizot ' d'analyse ', lui leur opposait la ' résurrection '... Il n'en est pas moins un projet réfléchi, appuyé sur une critique raisonnée des styles historiographiques qui l'ont précédé, jugés trop partiels pour rendre son ' âme ' à la France »<sup>9</sup>.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la violence n'est plus représentée seulement par la guerre, mais aussi par la violence des doctrines, du langage, de la scène politique. « Une identité affirmée dans la violence des armes, mais peut-être plus profondément encore dans la violence des idées qui, trop longtemps contenues, s'imposent envers et contre tout au monde »<sup>10</sup>.

La question d'Orient a le devant de la scène, dans ce processus de reconversion de la violence publique du côté guerrier vers le côté politique. C'est finalement une question qui vise les revers de la médaille pour ces pays – Les Principautés Roumaines, La Grèce, la Serbie, la future Bulgarie – tous en voie de se définir en tant qu'unités politiques et identitaires.

La politique européenne post napoléonienne stimule en plus la réformation de l'empire Ottoman, qui se transforme petit à petit, en adoptant des mesures de modernisation de l'armée et de l'administration. « L'équilibre européen assure la survie de l'Empire qui engage progressivement un programme de réforme, en particulier après l'avènement du sultan Mahmoud II en 1808. »<sup>11</sup>

Dans le monde des Principautés, le défi est encore plus grand: car, c'est non seulement la censure et la pression politique qui empêche le politique de s'affirmer librement dans l'espace public, mais c'est aussi la question d'une carence de formule dans le langage littéraire de l'époque. Le langage et les moyens d'expression: voilà un des défis importants de cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. La construction des concepts propres à la modernité, l'insertion du

<sup>8</sup> Sur la relation de l'historien et de la méthode historique à la littérature aux temps de Michelet, v. Christophe Prochasson, « L'histoire à la première personne », en *François Furet: les chemins de la mélancolie*, Stock, Paris, 2013, pp. 41-46.

<sup>9</sup> Christophe Prochasson, « L'histoire...cit. », p. 45.

<sup>10</sup> François Marotin, « Préface », en *Idem* (éd), *Révolutions au XIX<sup>e</sup> siècle. Violence et identité*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2011, p. 11.

<sup>11</sup> Henry Laurens, « La question d'Orient », dans Alphonse de Lamartine, *La question d'Orient. Discours et articles politiques (1834-1861)*, édition établie, préfacée et annotée par Sophie Basch et Henry Laurens, André Versaille éditeur, Paris, 2011, pp. 7-59/p. 9.

rythme de cette modernité et ensuite l'identification des moyens spécifiques, y compris les journaux, sont à suivre<sup>12</sup>.

L'apparition de la première revue littéraire en 1838, *Dacia literară*, marque de toute évidence un effort de rentrer dans les moyens propres à la communication moderne que le XIX<sup>e</sup> siècle s'efforce d'introduire. L'explosion de la presse correspond à cette lente rentrée dans la modernité, à cette transition entre l'Ancien et le Nouveau Régime, traduit dans ce nouveau genre de communication politique, qui est le journal. « Dévoilant le général à travers le particulier, permettant ainsi de représenter le social, le type à partie liée avec la connaissance »<sup>13</sup>, la presse littéraire – et politique, en même temps – représente pour les moyens d'expression de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle une voie dans le sillage de cette accélération propre au nouveau régime d'historicité. Vitesse, rythme, caractère éphémère, la presse représente parfois la meilleure manière non seulement pour rendre publiques des informations ou des idées, mais aussi pour escamoter la censure ou tout simplement pour réduire les coûts, plus importants dans le cas de la publication d'un livre. La transmission et le projet identitaire du nouveau régime politique roumain change petit à petit d'aspect.

Ainsi, l'évolution même des supports écrits parle d'elle-même d'une évolution importante. Dans la première décennie du Nouveau Régime, entre 1821 et 1831, la publication des projets de réformes ou des textes est assez limitée: d'une part, à cause d'une censure importante et d'un auto contrôle conséquent, d'autre part à cause d'une transition pas encore achevée de l'expression démocratique moderne. Ces années sont les années des manuscrits, des projets qui circulent d'une manière plus ou moins subjective. La publication est lente et la communication est légèrement inertielle. La circulation des idées est elle aussi, par conséquent, moins importante.

L'identité démocratique et nationale s'affirme dans la présence d'une forte pression identitaire qui va au-delà du simple principe de transmission du support idéologique ou contestataire tout simplement. Même si l'expérience de la modernisation est une expérience premièrement institutionnelle – les Règlements organiques, les occupations militaires, la censure, les arrestations font partie d'un paysage qui reformule les critères de l'imposition de cette modernité démocratique, en partant du principe que la structure même des mots et d'une pensée doit passer à travers un fondement avancée dans l'expérience crue d'un univers politique traversé par la violence symbolique ou concrète,

<sup>12</sup> Dans un ouvrage dédié à l'histoire du journal et du journalisme au XIX<sup>e</sup> siècle, Guillaume Pinson remarque le « caractère incontournable » du journal à partir des années '30 du siècle de Balzac jusqu'à nos jours et le cachet propre de la modernité que cette nouvelle forme d'expression y rajoute : « La cohabitation en son sein de différents niveaux de discours réflexifs, parfois convergents, parfois contradictoires, et qui constituent une bonne part du liant social de la modernité ». (Dans Guillaume Pinson, *L'imaginaire médiatique: histoire et fiction du journal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Classiques Garnier, Paris, 2012, p. 11.)

<sup>13</sup> Ruth Amossy, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Nathan, Paris, 1991, p. 58.

institutionnelle. « Tu enfanteras dans la douleur »<sup>14</sup>, c'est une phrase qui traduit bien le processus de démocratisation et de modernisations des Principautés au XIX<sup>e</sup> siècle, car « le XIX<sup>e</sup> siècle est confronté à cette vision qu'il voit aussi bien comme une vision libératrice que comme un scandale impie »<sup>15</sup>. En d'autres endroits, la révolution a une vocation pédagogique. « Grâce à l'irruption de l'histoire, qui joue le rôle d'une pédagogue inattendue [...] la violence de l'histoire forme l'individu; en ce sens elle permet une transmutation des valeurs » et elle stimule, finalement, l'apparition d'une nouvelle identité humaine et politique, qui commence à se construire<sup>16</sup>.

L'attitude devant un événement d'une violence symbolique et politique tellement bouleversante donne naissance à plusieurs types d'attitudes: un antagonisme entre « deux manières de réagir à la Révolution et aux violences qui l'ont accompagnée: un refus devant l'innommable, postulant un retour nostalgique aux vraies valeurs de l'Ancien Régime », mais aussi l'association de la nature humaine avec l'idée de sacrifice, envisagé comme une loi fondamentale de la nature humaine, l'interprétation maistrienne de la loi religieuse universelle dont la « manifestation la plus parfaite fut la crucifixion de Jésus-Christ »<sup>17</sup>.

La violence de l'histoire et dans l'histoire fait travailler les peuples des Balkans. Les voyageurs français qui visitent la Grèce, ainsi que les Principautés dans cette période, ont diverses approches idéologiques et esthétiques sur la représentation de ces peuples. Il y a généralement une représentation romantique et idéalisée, qui accrédite l'image chérie de la Grèce antique dans un présent contemporain, soit une image plus réaliste, crue sur les mentalités du peuple grec signalant la violence que l'identité et, par conséquent, l'image de l'altérité grecques ont subie à cause de la guerre d'Indépendance<sup>18</sup>.

La décrépitude des Grecs modernes, plainte par certains voyageurs français, comme René Spitaels :

« La plus affreuse misère, la plus dégoûtante malpropreté. Le désordre universel, suite de l'anarchie, la faim et la rapine, la bassesse et la corruption, – tous ces vices réunis, – voilà les traits saillants de ce peuple grec, que notre sotte philanthropie européenne défendit contre les Turcs, [...] Et c'est là le grand peuple, le peuple classique, le peuple de Périclès, de Thémistocle, de Platon, de Démosthène? Mieux vaudrait n'avoir pas été noble que d'avoir ainsi dérogé! »<sup>19</sup>.

<sup>14</sup> *Ibidem*.

<sup>15</sup> *Ibidem*.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 13.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 16.

<sup>18</sup> Antigone Samiou, « L'influence de la guerre d'Indépendance en 1821 sur la représentation de l'altérité grecque par les voyageurs français », en François Marotin (éd), *Révolutions au XIXe siècle...cit.*, pp. 165-175/p. 175.

<sup>19</sup> René Spitaels, *De Bruxelles à Constantinople par un touriste flamand*, Imprimerie de Delevigne et Gallewaert – Librairie Polytechnique, Bruxelles, 1839, p. 137, cité par Antigone Samiou, « L'influence de la guerre d'Indépendance en 1821...cit. », p. 174.

Les approches et les descriptions concernant l'état de la Grèce après la Révolution de 1821 se retrouvent sur des côtés réalistes dans l'ouvrage de Daviès de Pontès, cité par le même auteur. Ainsi, le narrateur remarque l'influence négative sur les mœurs des Grecs pendant la période révolutionnaire, de même que d'autres récits retrouvés ailleurs :

« Alors les chefs militaires font un nouveau appel au patriotisme et à la confiance des citoyens: ils brisent un pouvoir dont la légitimité est devenue impuissante, exécutent par eux-mêmes ce qu'ils ont concerté sans prendre conseil de la nation, et assument une autorité dictatoriale »<sup>20</sup>.

On remarque, dans les espaces et les temps du sud-est européen dans cette période, qu'il y a un narratif politique qui commence à apparaître à partir du tissu général des opinions, des discours, des projets politiques qui circulent, de moins en moins timidement, à cette époque. Ce narratif<sup>21</sup> serait projeté dans le domaine du pur conceptuel, de la pensée politique ou du discours historique, mais aussi dans la création institutionnelle, politique. Ce narratif est doublé, plus ou moins, d'une praxis politique ou d'un agencement communautaire – ou de toutes les deux, pour lui donner un corps. Parfois, ce narratif existe bel et bien avant le corps communautaire. Il tend donc, à force de se développer unilatéralement, de mener une vie séparée, parfois même très distincte, par rapport au corps « du réel » politique, aux représentations communautaires. Le peuple, la nation, la démocratie sont tous des produits du narratif politique, qui peut, selon les circonstances, se développer ensemble ou séparément par rapport à la substance corporelle de la communauté ou des actes du gouvernement.

L'introduction du concept de narratif justement pour expliquer des questions liées à la problématique de la constitution d'un discours sur la nation et sur la démocratie au XIX<sup>e</sup> siècle est déjà une pratique rentrée dans les études sud-est européennes<sup>22</sup>. Il s'agit tout particulièrement d'un effort d'explorer les mécanismes et les stratégies de l'identification nationale, dans le but d'interroger les rapports entre les peuples et leur discours respectifs<sup>23</sup>, formulé sur des supports différents.

<sup>20</sup> Olga Augustinos, *Odysées françaises. La Grèce dans la littérature de voyage 1550-1821*, fondation culturelle de la Banque Nationale, Athènes, 2003, p. 411, cité par Antigone Samiou, « L'influence de la guerre d'Indépendance en 1821...cit. », p. 174.

<sup>21</sup> V., sur le sujet de la narration politique et son rapport avec l'espace public, Huguette Krief, *Entre Terreur et Vertu : Et la fiction se fit politique... (1789-1800)*, Champion, Paris, 2010.

<sup>22</sup> V. Milica Bakic-Hayden, « National Memory as Narrative Memory », in Maria Todorova (dir.), *Balkan Identities. Nation and Memory*, New York University Press, New York, 2004, pp. 25-40.

<sup>23</sup> *Ibidem* : « To explore the mechanisms and strategies of national identification that facilitate incorporation of literary material, such as epic, into a definition of national

Cette idée peut servir comme argument dans l'analyse du narratif – concepts, idées politiques, projets de réformes, littérature politique ou autre. Le peuple est un concept particulièrement exposé à ceci, parce qu'il peut très facilement devenir « le fondement d'une mystique de substitution, l'artefact du peuple en remplaçant un autre avec l'effacement du principe de la source divine du pouvoir »<sup>24</sup>. Le peuple se prête à toutes les utilisations possibles, car

« le Peuple renvoie à un groupe qui ne peut être imaginé qu'abstraitement, car l'interconnaissance, même relative, entre ses membres est devenue impossible. La construction de cette catégorie de pensée, à travers les débats idéologiques et politiques, y joue de ce fait un rôle singulièrement important. C'est d'abord à ce niveau que vont s'en dessiner les contours, et non pas d'abord dans une expérience pratique »<sup>25</sup>.

Par exemple, dans le processus de créations des institutions démocratiques dans la période des Règlements Organiques, Ion Ghica crée tout un narratif, indirectement, sur le peuple – ou sur une version de celui-ci – quand il discute un cas arrivé à l'Assemblée, dans un rapport dressé pour ces années-là. En 1838, il y des changements dans l'application des Règlements organiques que le Protectorat russe veut imposer en dépit des protestations de l'Assemblée. Il y un article qui veut imposer comme corpus de la loi les réglementations d'application introduites par Kiselleff, à la recommandation explicite des autorités ottomanes. Alors, le 15 mai 1838, l'amendement est inséré et signé par le président et par les secrétaires.

« De la discussion de cet article date l'éveil donné à l'opinion en Valachie, les hommes intelligents s'aperçoivent que la Russie est le danger et que la Turquie n'agit plus que sous la pression de la mission russe à Constantinople »<sup>26</sup>.

### *Identités collectives, identités personnelles : mise en scène de la patrie des autres*

Directement lié à l'identité nationale et à la notion d'individu moderne dans la scène d'un Nouveau Régime traversé par les signes d'une violence politique conceptualisée, on retrouve le concept de nation,

---

culture and into the popular imagination of the people. The purpose is to explore the interplay between people and their narratives ».

<sup>24</sup> Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Fayard, Paris, 2000, p. 184.

<sup>25</sup> Philippe Braud, *Science politique. 1. La Démocratie*, Le Seuil, Paris, 1997, p. 64, cité par Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple...cit.*, p. 184.

<sup>26</sup> Ion Ghica, « Notes historiques sur les principautés remises à Ahmed Efendi sur sa demande », in *Opere*, vol. IV, édition établie par Ion Roman, Minerva, București, 1985, p. 324.



« qui voit dans celle-ci une communauté de culture et de destin ancrée dans un peuple considéré comme race et pouvant prétendre à une existence étatique indépendante, alimente toujours des convictions et des positions qui font problème »<sup>27</sup>.

Comment définit-on l'identité politique, individuelle ou collective, dans l'espace des Balkans à l'aube des nationalités ? Il s'agit d'un parcours de violence symbolique et politique, mais aussi d'une évaluation continue faite par rapport aux autres. Ce va et vient entre l'auto définition identitaire et la perspective sur les autres forme un ensemble de croyances qui se retrouvent ensuite dans la construction historiographique nationale. Une lecture des concepts liés à la construction identitaire et politique des Roumains dans cette première partie du XIX<sup>e</sup> siècle doit être faite par rapport à un ensemble de croyances qui se reflètent dans la production d'un système de valeurs (la patrie, le patriotisme, la tradition), construites et transformées ensuite en réalités dites objectives<sup>28</sup> et reflétées par le concept matrice du siècle, la démocratie et qui façonne la structure des modèles politiques<sup>29</sup> roumains au cours de ce siècle. « Par ailleurs, l'influence des idées de la Révolution Française a été décisive pour le développement des nations balkaniques. »<sup>30</sup>

Dans ce creuset si différencié que les Balkans, il est important aussi de définir la notion de peuple, ou du moins de voir comment est-elle tracée par les contemporains qui utilisent cette notion dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Car le concept reste attaché,

« même négativement, aux oppositions classiques, du type universel/particulier, individu/communauté... Universel, l'artefact du peuple l'est devenu avec l'avènement de la ' modernité ', constituant depuis cette ' coupure ' l'unité d'identification la plus commune des communautés politiques »<sup>31</sup>.

L'historiographie roumaine actuelle s'efforce de mettre dans un contexte régional la construction des modernités roumaines, ce qui implique un travail développé sur plusieurs volets : l'histoire sociale, l'histoire politique, mais aussi

<sup>27</sup> Jürgen Habermas, *L'intégration républicaine. Essais de théorie politique*, trad. de l'allemand par Rainer Rochlitz, Fayard, Paris, 2014, p. 9.

<sup>28</sup> Pour une discussion post-weberienne des concepts tels que valeurs, croyance, réalité objective – v. D.L. d'Avray dans *Rationalities in History, A Weberian Essay in Comparison*, Cambridge University Press, New York, 2010.

<sup>29</sup> Sur les définitions possibles du syntagme « modèle politique », v. Pierre Rosanvallon, *Le modèle politique français. La société civile contre le jacobinisme de 1789 jusqu'à nos jours*, Seuil, Paris, 2004, particulièrement pp. 29-37.

<sup>30</sup> Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, trad. de l'anglais par Rachel Bouyssou, Editions de l'EHESS, Paris, 2011, p. 11.

<sup>31</sup> Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*, Fayard, Paris, 2000, p. 183.

des études d'histoire de la pensée politique et dans l'évolution d'une élite intellectuelle qui est identifiée, dans toute la région, comme porteuse d'un message modernisateur<sup>32</sup> qui a mis ensuite longtemps à se répandre dans le tissu social urbain, faute de public : la bourgeoisie moldave, valaque, mais aussi bulgare ou serbe est presque inexistante au début du XIX<sup>e</sup> siècle et se développe souvent sur des structures qui sont celles de la petite noblesse<sup>33</sup>.

Mais faire de l'histoire des idées implique un choix du corpus qui n'est jamais facile à faire, car

« il est clair que l'histoire des idées appelle un autre traitement que par exemple l'histoire politique ou sociale. Les affaires humaines se déployant dans de multiples dimensions, il est rare qu'un seul type d'explication suffise; généralement, il faudra associer plusieurs approches interprétatives pour traiter le cas – quel qu'il soit – dont on s'occupe. [...] Il est donc légitime de parler d'un 'réseaux d'interprétations' »<sup>34</sup>.

Pour la Serbie, les études des dernières années parlent d'une modernité mise sous le signe de la « discontinuité »<sup>35</sup>, à cause de la soumission pluriséculaire à l'Empire ottoman. Les États médiévaux serbes sont au début du XIX<sup>e</sup> siècle seulement un souvenir, qui est ravivé pour la première fois en 1804, dans une première insurrection contre les autorités ottomanes. Ceci annonce un travail de construction étatique de la Serbie moderne qui passe à travers des insurrections et des guerres, aboutissant, comme dans le cas de la Roumanie, avec le Traité de Berlin et le Traité de San Stefano, en 1878, quand la Serbie gagne son indépendance. La Serbie est au début du XIX<sup>e</sup> siècle un pays agricole, qui ne possède pas de tissu urbain consistant et donc qui n'a pas une bourgeoisie au vrai sens du terme. Après l'insurrection de 1804, néanmoins, une transformation dans le régime de la propriété rurale est opérée, car les terrains agricoles ayant appartenu aux Turques sont rendus et partagés aux paysans serbes<sup>36</sup>. Mais à part l'agriculture, il y a un « retard technologique » et une limitation des exportations des produits, ce qui perpétue les « freins à la

<sup>32</sup> V., pour le contexte et les transformations idéologiques de l'époque, Vlad Georgescu, *Ideile politice și iluminismul în Principatele Române, 1750-1831*, Editura Academiei RSR, București, 1972, ou, pour le renouveau littéraire et philosophique de l'époque, Paul Cornea, *Originile romantismului românesc : spiritul public, mișcarea ideilor și literatura între 1780-1840*, Cartea Românească, București, 2008.

<sup>33</sup> Pour l'espace roumain, les études concernant la naissance de la bourgeoisie au début du XIX<sup>e</sup> siècle doivent beaucoup au livre de Alexandru-Florin Platon, *Geneza burgheziei în Principatele române*, Editura Universității « Alexandru-Ioan Cuza », Iași, 1997.

<sup>34</sup> Siegfried Kracauer, *L'Histoire des avant-dernières choses*, trad. de l'anglais par Claude Orsoni, édité par Nia Perivolaropoulou et Philippe Despoix, présentation de Jacques Revel, Stock, Paris, 2006, p. 155.

<sup>35</sup> Ljubinka Trgovcevic, « La formazione dell'élite nazionale in Serbia, 1830-1914 », in Marco Dogo, *Schegge d'impero, pezzi d'Europa. Balcani et Turchia fra continuità e mutamento 1804-1923*, Libreria Editrice Goriziana, Gorizia, 2006, pp. 101-120.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 100.

modernisation ». Dans le milieu urbain (6,1% du total de la population en 1834), les artisans sont organisés dans des associations closes qui ne stimulent pas la circulation des marchandises, en se limitant à un commerce local. Dans ce contexte, la formation des élites n'a pas eu comme source une bourgeoisie qui était de toute façon presque absente.

« La manière fondamentale de formation des élites fut la même que la construction des organes du gouvernement par conséquent des institutions démocratiques, dont les représentants avaient formé un groupe d'élite de pouvoir (*power elite*, en anglais dans le texte) administratif ou gouvernemental »<sup>37</sup>.

Ce qui fut néanmoins de particulier pour la formation de l'élite serbe, ce fut l'absence d'une structure de répartition héréditaire de pouvoir et d'influence, ce qui distingue, pour une fois, le cas roumain du cas serbe. Alors, la formation des élites à l'intérieur de cette dichotomie classique gouvernants-gouvernés n'a pris en compte que l'identité « insurrectionnelle » de l'autorité politique en place. L'élite politique était donc élite révolutionnaire, issue d'une société de nature égalitaire, ou du moins sans les disparités engendrées par l'existence d'une noblesse, grande propriétaire foncière, comme en Moldavie ou en Valachie. Dans ce sens, le modèle politique serbe fut, à sa création initiale, plus démocratique que celui moldo valaque. La mobilité sociale des représentants des institutions politiques, ainsi que l'autoreproduction des élites et des sous élites<sup>38</sup> (militaires, politiques) permettent l'apparition d'une première classe gouvernementale instruite, libérale d'orientation, groupée autour de la *Jeunesse serbe* (*Ujedinjena srpska omladina*)<sup>39</sup>.

Pour former une élite, le facteur essentiel reste l'éducation, la logique est européenne a suivi d'ailleurs cette préoccupation. En Moldavie, en Valachie, en Bulgarie et en Serbie, le mouvement étudiant vers les universités européennes fut l'un des plus significatifs, ayant à faire à une logique d'acculturation<sup>40</sup> et non à une logique de migration. Ces étudiants commencent à être régulièrement financés par l'État serbe à partir de 1839 et le budget va prévoir de plus en plus de bourses d'études, en arrivant à des dizaines dans la seconde moitié du siècle. Les boursiers de l'État étaient obligés par le contrat de rentrer au pays et de travailler pour les institutions de l'État pour une période au moins double par rapport à la durée financée de leurs études<sup>41</sup>. Comme on peut facilement le constater, comme dans le cas des étudiants roumains, la situation

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 103. La traduction de la citation nous appartient.

<sup>38</sup> Les catégories citées sont retrouvables dans l'ouvrage de Jacques Coenen-Huther, *Sociologie des élites*, Armand Colin, Paris, 2004.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 104.

<sup>40</sup> Nous avons traité le sujet de l'acculturation et des influences de la modernité européenne, surtout française, en *Difficiles modernités...*cit., p. 221 et suiv.

<sup>41</sup> Ljubinka Trgovcevic, « La formazione dell'élite nazionale in Serbia...cit. », p. 109.

présentait un double avantage : d'une part, les institutions de l'État bénéficiaient d'une expertise renforcée fournie par des fonctionnaires formés dans les universités européennes et d'autre part, les anciens étudiants n'avaient pas de soucis à se faire quant à leurs débouchés, une fois rentrés dans le pays.

La construction d'une identité individuelle politique passe à travers un travail collectif, par des institutions ou des groupes qui contribuent, à leur manière à la construction de ces identités politiques. Il serait d'ailleurs plus difficile, voire légèrement impossible, d'envisager ce travail en considérant l'individu séparément, car « tout homme en présuppose d'autres avant lui »<sup>42</sup>.

L'ensemble ainsi constitué par cette première génération d'intellectuels actifs dans l'espace public dans les années vingt du XIX<sup>e</sup> siècle est vérifié, légitimé ou validé par rapport à une définition du modèle qui passe à travers ce que l'on pourrait appeler « la patrie des autres ». Dans cette période, la patrie des autres et forcément plus avancée, elle doit l'être ainsi pour être revendiquée comme modèle et comme objet du désir. Le voyage de Dinicu Golescu en est un bon exemple. Plus tard, dans la génération suivante, la patrie des autres devient l'égal : il s'agit d'une patrie basée sur des valeurs communes, également partagées. Ensuite, dans la troisième vague de cette modernisation du XIX<sup>e</sup> siècle, on passe lentement à un regard sur la patrie des autres qui a le mérite de garder les acquis du passé (mais ce n'est pas nécessairement du traditionalisme, car la référence est aux autres.)

C'est aussi le peuple : cette fiction constitutive de l'ordre politique et de la communauté par la suite, qui dans l'espace roumain existe dans le narratif politique – conceptuel ou institutionnel – avant d'exister en tant que produit communautaire. Car ce travail sur la notion d'individu passe à travers celle des dichotomies du monde moderne – universel-particulier, par exemple<sup>43</sup>.

Le développement progressif de la notion d'individu dans la pensée du Nouveau Régime roumain est le résultat d'un travail qui s'opère sur le plan de la narrativité historique ou littéraire (la poésie intimiste de Barbu Mumuleanu), mais aussi sur le plan philosophico-politique : l'entrée dans les textes des auteurs de cette époque d'une philosophie propre au contrat et, dans un sens légèrement dénaturé, des Lumières est le point de début de ce que Norbert Elias appelle la « société des individus », qui serait le produit de la modernité, à partir du cogito cartésien :

« Descartes était le pionnier d'une tendance croissante à une nouvelle pondération de la perception de l'homme par lui-même, la prédominance de l'identité du moi étant progressivement remplacée par la prédominance de l'identité du moi sur l'identité du nous ».

<sup>42</sup> Norbert Elias, *Du temps*, trad. de l'allemand par Michèle Hulin, Fayard, Paris, 1996, p. 25.

<sup>43</sup> Yves Mény, Yves Surel, *Par le peuple, pour le peuple...cit.*, p. 185.

Le travail sur le moi politique suit un trajet similaire, car dans le sillage de la révolution cartésienne, il y a eu un changement dans la manière de percevoir la place de l'individu par rapport au pouvoir politique et aux différents groupes dont il est censé faire part : « Le penseur pris individuellement se percevait lui-même – ou plus précisément, percevait sa pensée et sa ‘raison’ comme la seule chose réelle et indubitable »<sup>44</sup>.

Pour la Bulgarie, l'affirmation de l'État nouvellement créé a été précédée et accompagnée par un travail historiographique qui semble très similaire à l'effort déployé par les jeunes historiens roumains de la génération de 1848. Ceci devient plus évident en analysant le caractère « romantique » du rapport au passé proposé par les acteurs de la modernité bulgare, qui s'efforce de reconstituer une identité forgée sur l'antithèse présent-passé, sur un regard problématisé envers les héritages soit mythiques, soit misérables – selon les buts de l'évaluation historiographique – du passé.

L'immersion dans le temps se retrouve dans la logique historique de ces pays, intégrés dans un tissu général. Pour retrouver les propos de Norbert Elias<sup>45</sup>, ce tissu accompagne, d'une manière ou d'une autre, tout le travail de la modernité : individu, société et nature développent un rapport qui passe à travers la perception du temps, des modes de mesure du temps et des rythmes qu'une société veut ou peut adopter.

« À notre époque, on fait encore largement usage d'un appareil conceptuel qui trace une ligne de démarcation très nette entre les plans d'une intégration physique, sociale et individuelle [...] L'individu paraît souvent se ressentir comme un être isolé face à la totalité de l'univers et se comporter en conséquence. De même, la société et la nature apparaissent comme des mondes séparés. Une réflexion sur le temps devrait permettre de corriger cette image d'un univers divisé en secteur hermétiquement clos, à condition que l'on reconnaisse l'imbrication mutuelle et l'interdépendance entre nature, société et individu »<sup>46</sup>.

Sur le plan des grands concepts ou constructions politiques, les régimes de pouvoirs ou les projets institutionnels sont les révélateurs plus ou moins fidèles du rythme de changement. Ce qui est différent dans le Nouveau Régime, c'est justement le mode de changement et le rapport entre les étapes qui précèdent, annoncent et suivent ces changements<sup>47</sup>. Les procédures discursives des élites bulgares à l'aube de la modernité seraient donc construites sur un moule, qui se retrouve au moins en partie dans le reste des États de l'est de

<sup>44</sup> Norbert Elias, « Les transformations de l'équilibre ‘ nous-je ’ » (1987), dans *La société des individus*, trad. de l'allemand par Jeanne Étoré, Avant-propos de Roger Chartier, Fayard, Paris, 1991, p. 209.

<sup>45</sup> *Idem*, *Du temps*, cit., p. 21.

<sup>46</sup> *Ibidem*, p. 23.

<sup>47</sup> Hartmut Rosa, *Accélération : une critique sociale du temps*, trad. de l'allemand par Didier Renault, La Découverte, Paris, 2013, pp. 137-140.

l'Europe – la Serbie, la Roumanie, la Macédoine, la Grèce etc.<sup>48</sup>. L'élite intellectuelle et politique bulgare se constitue en suivant des principes similaires à la Serbie, sur les fondements retrouvés d'une identité pré ottomane, voir médiévale<sup>49</sup>.

Le temps serait mobilisé dans cette construction symbolique pour fonder et légitimer la production de l'identité doublement individuelle et nationale des jeunes nations: le récit historiographique orienté et subjectif participe consciemment au processus de construction du modèle politique :

« Pour faire comprendre le caractère symbolique du temps, il est peut-être utile de rappeler que la forme dominante de la communication humaine est celle qui s'effectue par le moyen des symboles sociaux [...] Ici encore apparaît une conception de l'homme qui place l' 'individu ' au centre et fait de la ' multiplicité ' quelque chose de rapporté. A travers le concept de socialisation, on se représente la vie collective et ses contraintes comme quelque chose qui viendrait s'ajouter de l'extérieur à l'individu »<sup>50</sup>.

Or, pour cette Nouveau Régime de l'est européen ou des Balkans, qu'il soit post phanariote, dans le cas des Principautés Roumaines, que ce soit post ottoman<sup>51</sup>, dans le cas de la Serbie, Bulgarie ou autre, il y a sûrement une problématique liée à la construction des élites à travers le processus d'éducation, mais il y a aussi, à un niveau encore plus général, un besoin de réévaluation des rythmes du temps, de réinsertion dans un temps, dans une dynamique temporelle qui est celle du modèle occidental. C'est dans ce sens que les grandes théories des civilisations ont agi aussi sur l'espace roumain: que ce soit les grandes projections de Guizot ou autres, le XIX<sup>e</sup> siècle rentre dans cette conception qui distribue le rôle dominant à une matrice civilisatrice. Le siècle suivant, les théories d'Elias ne vont que formaliser dans un langage propre aux sciences sociales ce modèle qui consiste en une notion unificatrice de la civilisation, comme moteur de la modernisation (position que est revisitée d'une manière critique par certains auteurs<sup>52</sup>, dans la perspective globaliste qui domine

<sup>48</sup> Pour une analyse du discours historiographique bulgare et un rappel de ce qu'on considère comme révélateur pour l'analyse de cette époque dans la région, v. le « régime d'historicité », v. Martin Ivanov, « Indipendenza politica contro declino economico : l'esperienza bulgara, 1880-1910. Un'ipotesi di ' sviluppo senza la liberazione ', dans Marco Dogo (dir.), *Schegge d'impero, pezzi d'Europa...*cit., pp. 149-168.

<sup>49</sup> Cf. Elena Siupiu, « L'idée d'Etat dans les Balkans au XIX<sup>ème</sup> siècle. Le cas bulgare », *Bulgarian Historical Review*, no. 3-4, 2012, pp. 11-26.

<sup>50</sup> Norbert Elias, *Du temps*, cit., p. 23.

<sup>51</sup> Martin Ivanov, « Indipendenza politica contro declino economico...cit. », p. 166.

<sup>52</sup> « It is true that Elias made distinctions between the developments of France, Great Britain and Germany. However [...] he proposed a general theory of ' civilizing processes '. In that respect, it is also true that Elias gave the impression that there is one ' civilizing ' process, and in order to be ' civilized ' a society would have to go through something similar to what happened in France and Great Britain ». (François Dépelteau, Enio Passiani, Ricardo Mariano, « Ariel or Caliban ? *The Civilizing Process* and Its Critiques »,

aujourd'hui dans les sciences sociales et pas seulement, à force des changements importants dans nos projections sur la définition du terme « civilisation »).

Pour les intellectuels du XIX<sup>e</sup> siècle roumain et pour les boyards réformateurs, la question de la modernité se posait, si on veut lire les textes écrits à cette période, toujours par rapport au modèle occidental. La théorie d'Elias, même si elle n'est pas nécessairement opérable dans les données des sociétés contemporaines<sup>53</sup>, vient illustrer, dans le langage des sciences sociales, l'expression d'un modèle politique de la modernité forgé par les élites intellectuelles du début du siècle.

*Narrativité politique et violence publique face à la Question d'Orient.*

*Le peuple communauté et le peuple institution dans la patrie des autres*

La relation de la première génération d'auteurs roumains au XIX<sup>e</sup> siècle avec le modèle occidental, d'amour et de frustration, passe à travers une autre relation tout aussi problématique, d'amour et de haine, avec l'héritage culturel de l'Orient. Tout en faisant intellectuellement partie de cet Orient qui est source d'identité tout aussi bien que de délégitimation culturelle (la culture de l'Orient est envisagée comme une entrave dans le chemin de la modernisation), les intellectuels roumains qui évoquent leur apprentissage du grec pour mieux démontrer leur besoin du français choisissent de faire connaître la culture française par des ouvrages ou des auteurs qui sont à leurs tour soit tout simplement attirés par l'Orient, soit même des pionniers de l'Orientalisme: Ionică Tăutu se fait la voix roumaine des *Ruines* de Volney, député aux États Généraux en 1789, journaliste, écrivain avait voyagé en Egypte et en Syrie en 1783 et il avait publié son *Voyage en Syrie et en Egypte* en 1787. Le but déclaré de Volney était de fournir une vision moins fantasque des pays visités (il y avait un précédent qu'il dévisageait avec mécontentement, celui de Savary, avec ses *Lettres d'Egypte*, publiées en 1785-1786 sous l'évidente inspiration des *Mille et une nuits*), ce qui l'amène à offrir un récit plutôt glauque du gouvernement en Egypte et du régime despotique qui y règne<sup>54</sup>. La réception de Volney en France

---

dans François Dépelteau, Tatiana Savoia Landini, (dir.), *Norbert Elias and Social Theory*, Pallgrave Macmillan, New York, 2013, pp. 41-59.)

<sup>53</sup> *Ibidem*, p. 52.

<sup>54</sup> Marie-Cécile Thorat, « Napoleon's Egyptian Campaign and Nineteenth Century Orientalism : Perceptions and Memories in Autobiographical Accounts and Novels », dans Alan Forrest, Etienne François, Karen Hagemann, *War Memories. The Revolutionary*

fut l'une des plus enthousiastes, l'ouvrage connu cinq éditions successives et son influence sur Napoléon lui-même fut très importante<sup>55</sup>.

Le cas de la pénétration des écrits de Volney dans la culture roumaine est exemplaire, mais il n'est pas isolé. Tout un réseau de médiation de la culture politique est mis en place à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, par l'intermédiaire de l'enseignement, des manuels de vulgarisation de la philosophie politique occidentale. Il y aurait donc plusieurs étapes dans la construction d'un modèle de culture politique roumaine, qui passe à travers le refus de l'Orient mêlé à une étroite cohabitation avec ses héritages dans la pensée politique, ensemble avec l'accueil enthousiaste d'un Occident qui sillonne entre les vallons de l'orientalisme.

Il se peut que, dans ce cas, les fondements intellectuelles du fameux conflit (trop chargé, d'ailleurs et trop schématisé) entre tradition et modernité dans la pensée politique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle s'origine aussi dans ce va et vient initial, en partie comblé par la première génération d'étudiants roumains en France, Allemagne et Italie.

Il ne s'agit pas ici d'introduire le si célèbre et si contesté concept d'orientalisme formulé par Edward Said<sup>56</sup>. Les recherches récentes sur les rapports des soldats napoléoniens dans les campagnes d'Egypte suggèrent d'ailleurs que, bien que l'orientalisme soit un modèle culturel produit par les colonisateurs<sup>57</sup>, il n'en reste pas moins que l'état des populations rencontrées par les Français en Egypte a choqué les soldats, pas nécessairement au courant des tribulations de Montesquieu sur le thème et donc pas sujets d'influence indirecte<sup>58</sup>. La construction post colonialiste de Said en elle-même montre le caractère parfois daté et certainement provocateur de certaines conclusions. Les récits de l'époque documentent une réalité différente, contrastée : voilà par exemple les récits d'un soldat dans l'armée napoléonienne chargé de l'approvisionnement, qui raconte dans une lettre du 7 juillet 1798 ses impressions sur l'état pitoyable des habitations égyptiennes et surtout le contraste épatant entre la misère du présent et la grandeur du passé des

---

*and Napoleonic Wars in Modern European Culture*, Palgrave Macmillan, London, 2012, pp. 114-134/p. 117.

<sup>55</sup> Marie-Cécile Thorat rappelle un discours prononcé par Napoléon le 28 juin 1798, avant le début de la campagne en Egypte, qui montre effectivement des références aux récits de Volney (en Henry Laurens, *Orientales I. Autour de l'expédition d'Egypte*, Editions du CNRS, Paris, 2004, p. 35, cité par Marie-Cécile Thorat in « Napoleon's Egyptian Campaign...cit., », p. 117).

<sup>56</sup> Edward Said, *Orientalism : Western Conceptions of the Orient*, Harmondsworth, 1995, 1978, 1<sup>ère</sup> édition.

<sup>57</sup> V., Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'américain par Catherine Malamoud, préface à l'édition française de Tzvetan Todorov, Le Seuil, Paris, 2005, pp. 151-170.

<sup>58</sup> Marie-Cécile Thorat, « Napoleon's Egyptian Campaign...cit., », p. 121.



Pharaons<sup>59</sup>. Si c'est vrai que cette vue sur l'Orient passe à travers une comparaison avec le passé, d'où le présent ne s'en sort jamais, c'est tout aussi vrai que cette procédure n'est jamais typique ou exclusive pour l'Orient : ce serait plutôt un signe du changements progressif du rapport au passé qui s'est produit pendant les Lumières et surtout dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui est plutôt le résultat d'un travail philosophique, dans le sens large du terme, fait par les Lumières sur l'histoire et à travers le récit.

La projection fantasque n'agit d'ailleurs pas seulement de l'Occident vers l'Orient, mais inversement aussi, ou bien de l'Est vers lui-même : c'est ce qui se passe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'occasion de la guerre russo-turque menée par Catherine la Grande contre la Porte Ottomane. Voltaire écrit avec enthousiasme que, selon lui, cette entreprise est « sans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait fait depuis deux mille ans »<sup>60</sup>. Comme le note Jonathan Israel<sup>61</sup>, Voltaire développe une construction culturelle et politique bizarre, où il devient le plus enthousiaste avocat de l'indépendance grecque (qui va arriver d'ailleurs seulement un demi-siècle plus tard), sans avoir néanmoins aucune connaissance directe sur le cas. Dans son esprit, la libération de la Grèce ne découlait pas d'une certaine empathie avec la cause des peuples soumis à la domination ottomane (qui fut le parti pris romantique) mais il s'agissait plutôt d'une cohabitation transhistorique – qui est une attitude cette fois assez typique pour les Lumières – avec le modèle autrement disparu de la Grèce antique, de son héritage culturel, combiné avec une *turcophobie* évidente. Il conjure Catherine de redonner « aux pauvres Grecs » leur Dieux anciens, Jupiter, Mars, Venus, en ignorant complètement les quelques siècles de culture néoaristotélécienne depuis Corydalée<sup>62</sup>. La perception de cet espace passe donc à travers l'ignorance parfois totale du présent et la récupération livresque de l'Antiquité (en ceci, Said n'a pas complètement tort – il y a, dans cette littérature des Lumières, surtout, une textualité de la lecture orientaliste<sup>63</sup>).

Le temps fait irruption dans le discours au XIX<sup>e</sup> siècle dans une double direction : d'une part, le discours historiographique légitimateur des historiens

<sup>59</sup> *Ibidem*, p. 122.

<sup>60</sup> Lettre de Voltaire à Catherine, du 7 Juillet 1770, citée par Jonathan Israel, en *Democratic Enlightenment. Philosophy, Revolution and Human Rights*, Oxford, 2011, p. 609.

<sup>61</sup> Parmi les références les plus récentes, v. par exemple Jonathan Israel, « The Polish and Wider Central European Enlightenment – was there a Radical Tendency? », *European Review. Academia Europea*, vol. 23, no. 3, 2015, pp. 309-320. V. aussi, pour une analyse des influences radicales et révolutionnaires dans le sud-est européen, *Idem*, *A Revolution of the Mind. Radical Enlightenment and the Intellectual Origins of Modern Democracy*, Princeton University Press, Princeton and Oxford, 2010.

<sup>62</sup> Pour une synthèse sur les Lumières en Grèce, v. Paschalis Kitromilides, *Enlightenment and Revolution : the Making of Modern Greece*, Harvard University Press, Cambridge Mass., 2013; pour les débuts du courant néoaristotélécien, v. pp. 27-39.

<sup>63</sup> Edward Said, *L'Orientalisme...cit.*, p. 173.

romantiques ou symbolistes comme les appelait Paul Bénichou<sup>64</sup>, mais aussi dans ce regard temporel des autres, dans les récits de voyage ou tout simplement dans cette rhétorique liée à l'altérité conceptuelle ou identitaire.

Bien évidemment, cette problématique de la modernité envisagée à travers la relation avec le pays des autres forge aussi le besoin d'un temps des autres, car le rapport au présent est différé en fonction de ces étapes :

« L'irruption du temps présent dans le voyage marque l'intrication du temps et de l'espace dans l'esprit du voyageur : le lieu véritable est en fait le lieu rêvé, c'est le pays d'autrefois, celui qui existait avant la détestable intrusion du XIX<sup>e</sup> siècle. [...] L'analyse de la modernité n'est donc pas seulement un *topos* signalant l'aptitude du voyageur à accueillir les changements, elle démontre en quelle mesure chacun est prêt à abandonner ses illusions. L'entrée dans le monde contemporain correspond ainsi au remplacement du périple désiré par un parcours qui n'est plus tout à fait un Voyage au sens où l'entend celui qui s'apprête à partir »<sup>65</sup>.

La comparaison de la démarche historiographique au voyage n'est pas nouvelle, elle se rapporte à cette réalité dont les intellectuels roumains du XIX<sup>e</sup> siècle vivent, eux aussi, amplement les contextes, car l'histoire se retrouvait instrumentalisée d'une manière similaire à la démarche du voyageur sélectif. La réalité composée par celui-ci serait sa réalité, construite à partir de ce qu'il juge « digne d'être vu »<sup>66</sup>, différente de toute autre réalité et dans un rapport continu à la subjectivité romantique<sup>67</sup>. Le parallèle va encore plus loin : pour le voyageur (d'avantage pour le touriste contemporain), la visite sur le site est toujours doublée par des photos qui ont comme toile de fond les paysages historique ou les endroits visités, mais c'est le voyageur lui-même qui joue le rôle d'acteur. La photo serait donc une image parlante de cette surexposition de l'historien au récit, à l'imaginaire, à la recomposition<sup>68</sup>. Pour les historiens roumains d'inspiration romantique, l'angle de la photo est le but sous-entendu de l'invention nationale.

Le parcours conceptuel du modèle politique roumain ou des Balkans – s'il y en a un – se retrouve toujours dans un rapport au récit. Récit historique, récit littéraire, récit de voyage, la pensée politique roumaine se laisse moins découvrir à travers une vision professionnalisée (dans la perspective des sciences politiques) et plus à travers les astuces de ce que les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle savaient si bien appliquer : la technique de la science par le récit, le recours au récit et à la narration de tout genre. Comme le rappelle Siegfried

<sup>64</sup> Paul Bénichou, *Le romantisme français*, vol. I, *Le sacre de l'écrivain. Le Temps des Prophètes*, Gallimard, Paris, 2004, p. 876 et suiv.

<sup>65</sup> Nathalie Solomon, *Voyages et fantasmes de voyages...cit.*, p. 229.

<sup>66</sup> Cf. Fritz Stern, « Introduction », in *Idem* (éd.), *The Varieties of History, from Voltaire to the Present*, Word Publishing Company, New York, 1956, p. 31.

<sup>67</sup> Nathalie Solomon, *Voyages et fantasmes de voyages...cit.*, p. 230.

<sup>68</sup> « Le voyage de l'historien », dans Siegfried Kracauer, *L'Histoire...cit.*, pp. 141-166.

Kracauer à propos justement cette irrésistible tentation du récit dans la science historique surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, travaillée par l'évolutionnisme, par le naturalisme, mais qui garde en toile de fond la narrativité subjective<sup>69</sup>: « L'objectif inhérent à ces 'histoires' est bien entendu, de substituer les lois universelles à tout ce qu'elles sont obligées de relater sur un mode purement narratif – objectif enraciné dans la conviction que la nature, la nature réduite à la science, est accessible grâce à l'élaboration de ces lois [...] 'longitudinale' » qui « l'emportent sur le simple récit »<sup>70</sup>. Comme tout voyage, celui de l'historien dans le passé ne resterait, s'il suit au moins la méthode romantique, sans effets : est-ce que la personne qui revient du passé est-elle la même que celle « qui quittait le présent pour se tourner vers lui? [...] Leo Strauss répond sagement par la négative »<sup>71</sup>. De plus, l'approche de l'histoire et de la culture politique par le voyage connaît ces dernières années de plus en plus d'ouvrages, « une intéressante littérature critique s'est développée autour de lui pour chercher à comprendre ce qui caractérise son écriture »<sup>72</sup>.

La narrativité munie de valences politiques du voyage a d'ailleurs une longue histoire qui débute au XIX<sup>e</sup> siècle sous le signe de Chateaubriand. L'écrivain et homme politique publie en 1811 *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, en passant par la Grèce, et en revenant par l'Égypte, la Barbarie et l'Espagne*. Même le titre dit beaucoup de choses non seulement sur la perception de l'auteur, mais aussi sur les attentes du public, car la publication aura un grand succès et connaîtra deux éditions successives, ce qui montre un goût certain de l'époque pour les récits d'inspiration orientale<sup>73</sup>. L'Ancien Régime roumain a un rapport mitigé au concept d'individu, pierre angulaire de l'avènement démocratique au XIX<sup>e</sup> siècle (et même plus tôt). La relation avec les récits sur l'Orient, sur les voyages initiatiques stimule d'une manière indirecte l'affirmation de l'individualité dans une culture politique naissante. Le voyage reste au début de ce siècle plutôt une affaire de lecture qu'une question de déplacement effectif<sup>74</sup>, même si l'étape du récit entièrement fictionnel – *Les lettres persanes* en vedette – du XVIII<sup>e</sup> siècle est dépassé. C'est donc aussi l'occasion d'une incursion bibliographique respectable, comme le montre cet

<sup>69</sup> *Ibidem*. Lire à ce propos le chapitre « La structure de l'univers historique », pp. 167-204.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p. 89.

<sup>71</sup> *Ibidem*, p. 153.

<sup>72</sup> Alain Guyot, « La tentation de l'homogène : montages, escamotages, contaminations et détournements », dans Alain Guyot, Roland Le Huenen, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand. L'invention du voyage romantique*, Presses de L'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2006, pp. 35-129/p. 35.

<sup>73</sup> Alain Guyot, « Les préfaces de l'*Itinéraire* ou les justificatifs d'un projet ambivalent », dans Alain Guyot, Roland Le Huenen, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem de Chateaubriand...cit.*, pp. 15-33/p. 19.

<sup>74</sup> Marie-Cécile Thorat, « Napoleon's Egyptian Campaign...cit. », p. 126.

aveu de Chateaubriand sur les quelques cinq cent volumes consultés en vue de la rédaction de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

### Conclusions

La construction nationale dans le sud-est européen, placée sous une influence intriquée, rationaliste et romantique, se fonde sur une narrativité politisée – du voyage ou des autres genres littéraires, y compris la poésie, la dramaturgie etc. – comme signe de la différence et de l'articulation, en même temps, d'un discours auto-réflexif et de politique identitaire. Longtemps refusé par la théorie politique de même que par l'histoire des idées politiques traditionnelle, ce corpus est en train, dans ces dernières années, d'être reconsidéré comme une source intéressante pour la science politique et surtout pour la constitution, dans un contexte culturel plus complexe, d'une certaine mouvance des idées politiques<sup>75</sup>. Dans le cas d'un corpus, en plus, problématique par ces dimensions beaucoup plus restreintes et par le caractère hétéroclite des genres abordés, comme c'est le cas des textes politiques roumains, la récupération d'une littérature de voyage ou de tout autre morceau littéraire d'autre genre qui peut fournir des renseignements sur la nature des conceptions sur le modèle politique est d'autant plus importantes. Et « si le voyage est objet d'enquête, depuis un certain temps dans les études littéraires et plus récemment dans l'historiographie, il n'est pas habituel de le mettre en relation avec un cadre politique en mouvement »<sup>76</sup>.

De plus, le voyage dans cette période se rallie au mouvement de la construction nationale, qui a lieu presque partout en Europe, en différentes manières. La découverte de soi passe, dans cette période, à travers la découverte des autres, comme le remarque d'ailleurs Dinicu Golescu dans son récit de voyage. Pendant l'Empire, la France entreprend une démarche d'ailleurs cohérente de domination par l'exportation de son modèle de gouvernement et de relation société-État et « le problème des ' confins ' de l'Europe et le dilemme relativité/gradation des civilisations demeurent évidemment posés par les voyageurs à propos de l'Italie du Sud (Calabre notamment), de l'Illyrie ou des avant-postes ottomans en Grèce et dans les Balkans »<sup>77</sup>. C'est à cette époque

<sup>75</sup> L'utilisation par les historiens et les spécialistes en sciences politiques de ce corpus atypique est expliquée dans plusieurs ouvrages, parmi lesquels Huguette Krief, *Entre Terreur et Vertu...cit.*, ou Nicolas Bourguinat, Sylvain Venayre (eds.), *Voyager en Europe de Humboldt à Stendhal : contraintes nationales et tentations cosmopolites, 1790-1840*, Nouveau monde éd., Paris, 2007.

<sup>76</sup> Nicolas Bourguinat, « Un temps de rupture dans l'histoire des pratiques du voyage », in Nicolas Bourguinat, Sylvain Venayre, *Voyager en Europe...cit.*, pp. 9-18/p. 9.

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 15.

que, à travers aussi cette volonté d'exportation, en parlant de la différence entre le modèle français et d'autres pays, apparaissent « les premiers éléments de son appréhension en termes de ' retard ', ou bien de sa perception à la lumière d'un exotisme revisité »<sup>78</sup>. Comme on le fait remarquer, « au fond, l'impérialisme est un voyage et ses agents sont des voyageurs », mais dans ce contexte, les rapports de pouvoir prévalent dans un tel degré, que « tout rapport se transforme en rapport de tutelle »<sup>79</sup>.

Dans ce contexte, le modèle politique roumain se définit soit par rapport à une conscience de la faiblesse et du retard (une des conséquences du voyage des Roumains à l'ouest, dont les récits publiés font l'image en miroir des visions glauques sur l'est européen et sur l'Orient), soit de l'admiration inconditionnée, en cohabitation permanente avec un fond de culture politique orientale. La société roumaine est en retard (par rapport à un repère qui est, tout naturellement, celui occidental), le modèle politique se construit difficilement sous l'emprise d'une Porte ottomane qui ne veut pas céder une source importante de revenus et un territoire contrôlés sur la côte ouest de la Mer Noire. De l'autre côté, la domination russe, de plus en plus évidente, envahissante et imprévisible, comme Ion Ghica et tant d'autres le remarquent dans leur rapports, lettres, correspondances etc. Ajoutons à ceci l'image, que plus d'un de ces Roumains partageaient jusqu'à un certain point au moins, de l'Empire Ottoman dans les débats parlementaires de l'Assemblée nationale française, qui est à l'époque un des centres intermédiaires de négociation dans la Question d'Orient. Voici par exemple la description de Lamartine de l'Empire Ottoman dans un discours prononcé à la Chambre le 8 janvier 1834 :

« Grecs, Arabes, Arméniens, Bulgares, Juifs, Maronites, Druses, Métualis (*chiïtes*, n. n.), Serviens (*Serbes*, n. n.), vivant ça et là où le vent de la fortune les a poussés, sans pensée, sans affection, sans mœurs, sans lois, sans religion, sans patrie commune, aujourd'hui soumise, demain révoltées, des pachas que Constantinople envoie tour à tour pour subir ou infliger le supplice, sans autre mission que d'extorquer à ces populations les ressources précaires que leur travail opiniâtre a pu arracher, et pour refaire le désert autour d'eux ; des bandes indisciplinées traversant sus le nom d'armée des provinces qui fuient à leur approche; des peuplades errantes, aujourd'hui ici, demain là, pour que la tyrannie ne sache où les prendre ; des plaines sans charrues, des mers sans navires, des fleuves sans ponts, des terres sans possesseurs, des villages bâtis de boue et de claies, une capitale de bois ; ruines et désolation de toutes parts : voilà l'empire ottoman »<sup>80</sup>.

<sup>78</sup> *Ibidem*.

<sup>79</sup> Michael Broers, « Les Français au-delà des Alpes : le laager français en Italie de 1796 à 1814 », dans Nicolas Bourguinat, Sylvain Venayre, *Voyager en Europe...cit.*, pp. 71-94/p. 71.

<sup>80</sup> Alphonse de Lamartine, « Sur l'Orient », discours prononcé à la Chambre des Députés le 8 janvier 1834, dans *La question d'Orient. Discours et articles politiques (1834-1861)*, édition établie, préfacée et annotée par Sophie Basch et Henry Laurens, André Versaille éditeur, Paris, 2011, pp. 96-97.

C'est le regard vers l'Autre qui sert toujours de lentille pour mieux construire l'horizon d'attente local. Les voyages qui s'intensifient dans la période napoléonienne provoquent un changement sans retour dans son instrumentalisation : il s'agit toujours d'estimer les autres en fonction d'un dualisme centre-périphérie, où la dernière perd toujours la compétition en matière de « civilisation ». Il ne s'agit pas d'essayer de comprendre les autres – ni de la part des uns, ni de la part des autres – mais de vouloir, d'une part, implanter un modèle, et de l'autre part, en résister ou, bien au contraire, le recevoir les bras ouverts, comme fut le cas des Principautés Roumaines. Ce degré de réception, favorable ou au contraire méfiante, dépend d'une manière générale du niveau atteint par la propre construction de soi, de l'identité collective. Si on regarde le cas de l'Italie, par exemple, dans la période napoléonienne, on remarque le mépris et le mécontentement des fonctionnaires français à l'égard de leurs correspondants piémontais, incapables de remplir leurs fonctions en accord avec les normes des administrateurs et magistrats parisiens. Du côté italien, la coopération est lente, faible et l'adoption des mœurs politiques et administratifs requis par l'Empire se fait attendre<sup>81</sup>.

On pourra remarquer un type similaire de rapport avec le protectorat russe, après une courte période d'euphorie qui suit de près l'adoption des Règlements Organiques en Roumanie. Il suffit de lire les récits – dans l'après coup, il est vrai – des agencements russes par rapport aux modifications requises par le gouverneur, rédigés par Ion Ghica à l'adresse des autorités ottomanes en 1853 pour la première période du protectorat. Le « voyage » des troupes russes à Bucarest et à Iași va coûter cher, beaucoup de rapports rédigés dans cette période le remarquent. Les prétendues dettes accumulées par les Principautés roumaines et revendiquées par les autorités russes sont le plus souvent aléatoires, surévaluées, incontrôlables et, pire encore, entièrement imprévisibles dans leur montant, qui peut différer d'une époque à l'autre.

L'Europe serait donc passée par un double processus de modelage en tant que modèle de « civilisation » : le premier, le processus d'auto glorification (*self-glorification*) et auto définition (*self-definition*)<sup>82</sup>. C'est le long travail fait par les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle tout particulièrement, les inventeurs du concept de civilisation. Mais c'est aussi l'effet du développement d'un cadre scientifique ou les sciences sociales en général s'occupent de l'analyse des sociétés dont elles peuvent plus facilement saisir l'objet de leurs études. La couverture globale et l'image dont les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle disposaient étaient considérablement confinées à l'espace européen. La Question d'Orient venait d'imposer à l'Europe,

<sup>81</sup> Michael Broers, « Les Français au-delà des Alpes...cit. », p. 79.

<sup>82</sup> Termes utilisés par François Dépelteau, Enio Passiani, Ricardo Mariano, « Ariel or Caliban ?...cit. », p. 50.

avec une violence digne des préjugés et des clichés attachés à cet espace, un nouveau territoire d'étude. De cette partie du continent, les intellectuels réformateurs roumains du début du XIX<sup>e</sup> siècle arrivent avec une volonté préétablie de se forger un modèle. Ici intervient le deuxième épisode, la création d'un modèle de la civilisation occidentale, seule possible, ou la douceur des mœurs, la stabilité institutionnelle, politique, le développement culturel et économique font rêver les moldaves et les valaques arrivés pour faire leurs études à Paris, à Berlin où dans d'autres capitales de l'Europe « civilisée ».